

« La maison du vrai coeur »

Réjean Beaudoin

Volume 30, numéro 2 (176), avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31582ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1988). Compte rendu de [« La maison du vrai coeur »]. *Liberté*, 30(2), 56–64.

RÉJEAN BEAUDOIN

«LA MAISON DU VRAI CŒUR»

*La maison du vrai cœur n'a qu'une
porte pour entrée
la porte est ouverte sans battant
ouverte que pour entrer sans défense et
sans retour
doux pigeon doux inutile de vouloir
sortir
une forteresse est moins forte qu'une
porte ouverte sans battant¹*

Il y a des lectures nécessaires. Il n'est pas inutile de se le rappeler quand tant de vide maquillé s'imprime et s'affiche régulièrement sous des jaquettes aguichantes. J'ai parcouru d'un œil les ces monceaux de prétendues nouveautés dont je tairai jusqu'aux titres pour en épargner les auteurs: c'est encore la meilleure façon de les servir, car à ce degré de vacuité le silence et l'oubli sont les seuls hommages convena-

1. Alain Grandbois, *Lettres à Lucienne* (éditées par Lucienne), Montréal, l'Hexagone, 1987: poème inédit (fragment); dimanche, 20 novembre 1932, p. 98.

bles. On fait de plus en plus de livres et on les fait de plus en plus beaux, sans doute pour dissimuler la navrante insignifiance qui les porte et qui risquerait de rebuter le lecteur même le moins prévenu. Quant au liseur averti (qui vaut des foules entières de consommateurs pressés de se mettre au parfum du dernier plat faisandé), peu de livres lui suffisent pour se mettre à l'abri des best-sellers du jour qu'attend la gloire de l'entrepôt après l'adoration rapide des bibliophages. Mais assez de ces propos blafards. Heureusement il y a mieux. Il y a l'année 1932. Il y a ces lettres secrètes d'Alain Grandbois à une femme adorée qui vient de les redonner aux lecteurs, dans un geste grandi par l'amour et la générosité.

Tout le monde sait l'exigeante liberté et la suprême discrétion du poète des *Îles de la nuit*. Au point que la biographie de cet écrivain majeur, mort en 1975, reste encore plus obscure que s'il avait vécu au moyen âge. On connaît son goût de l'aventure et de la découverte, ses voyages à travers le monde, sa jeunesse brillante et mondaine, son entrée tardive mais lumineuse dans le landerneau de nos lettres, sa distinction aristocratique, son raffinement d'esthète. Mais ses longues années de séjour à l'étranger en auront fait précisément un étranger, avec tout ce que cela comporte d'incompréhension et de prestige confondus. C'est donc une partie de ce voile, dont Alain Grandbois s'était lui-même volontairement enveloppé, qui se trouve levé par ces lettres, et par conséquent un rayon inédit du mystère qui continue de rayonner dans son écriture. On se trouve donc projeté au cœur d'une crise majeure de son existence qui coïncide avec la rédaction de son premier livre publié à Paris, *Né à Québec*, qui paraîtra au lendemain de cet épisode de sa vie amoureuse, cela dit seulement pour montrer que cette correspondance intéresse au

premier chef la connaissance de l'œuvre². Mais c'est d'abord le déchirement intérieur d'un profond attachement passionné qui se lit à travers cette série de messages enfiévrés³, échelonnés sur une durée d'un peu plus d'un an — très exactement du 10 septembre 1932 au 30 octobre 1933 — et qui vont de simples mots griffonnés sur un carton, en passant par le télégramme, jusqu'à la lettre, presque quotidienne dans les moments de séparation, et deux poèmes inédits, certainement parmi les plus beaux.

La destinataire, devenue éditrice de cette correspondance, est présente ici de deux façons: célébrée et auréolée par les mots du poète, elle intervient non seulement dans le choix et la préparation du texte, mais aussi dans le commentaire des notes qui prend, à plusieurs reprises, l'allure d'une justification. Ainsi ce livre retrouve, cinquante ans après le fait, l'intensité du dialogue amoureux et toute la vérité d'une passion qui survit au «différé» de cet échange spirituel dont le nouveau destinataire est désormais le lecteur pris à témoin, introduit dans les secrets du cœur, appelé à rétablir l'injustice d'un sort cruel aux

2. Lucienne nous apprend qu'Alain Grandbois aimait risquer de fortes sommes au jeu et noyer ses soucis dans le whisky. *Peu économe, généreux de nature, il laissait l'argent lui couler entre les doigts lorsqu'il en possédait. Je crois que, dès son arrivée en France, il fut pris au «miroir aux alouettes» qu'est Paris; mais, pendant son séjour, il y accrut son sens inné du beau et son raffinement. Entre lui et moi, seule la question matérielle jetait une ombre maléfique.* (Note 4 à la lettre du lundi, 10 octobre 1932, p. 63)

3. *Je te crie «Reviens, reviens», et je te crie «Je ne veux plus te revoir jamais». Il n'y a pas de vérité au milieu. Tout tient dans les extrêmes, sauf pour les êtres morts. Réfléchir, c'est déjà faire des concessions, ronger le métal. Je suis vivant, et je te veux vivante. Je ne pense pas, je crie. Tu m'entends?* (Dimanche soir, 13 novembre 1932, p. 76)

amants, voire même à critiquer la nature altière et jalouse du poète amoureux: «Pourquoi toujours douter de moi, me soupçonner des pires infidélités? (...) Il était possessif, ombrageux. Irrité par son impécuniosité il ne se sentait pas maître de son destin.» (note 1, p. 79) L'appareil de notes ne joue pas ici le rôle figé de l'érudition critique: il participe intégralement de l'implacable nudité du duel amoureux. Et je serai le dernier à m'en plaindre, tant l'ensemble du document y gagne en force et en beauté, en sombre tragédie, en pure illusion. Je ne doute pas un instant de l'exactitude des informations inédites et des circonstances matérielles dont Lucienne documente scrupuleusement chaque phrase presque de ces lettres (et il y a tout lieu, à cet égard, de remarquer la qualité purement technique de ce travail d'édition), mais le miracle est bien que tout cela se fusionne parfaitement avec la substance même du texte, en souligne le dessin, le grain sensible et inimitable, la délicatesse de ton. Et pourtant, cela n'empêche pas la voix intimement respectée de l'amant d'être dédoublée, fermement affrontée, presque répudiée par une âme qui s'est senti trahie et qui a tenu à faire entendre, par delà les orages du temps, comme un soupir discret, le murmure de l'éternité. Telle qu'elle se trouve reconstituée par ce très beau livre, l'aventure est d'abord — c'est sa première caractéristique — semée de blancs, de silences, de moments et d'événements indirectement évoqués par l'épistolier ou plus souvent restitués par l'éditrice-destinataire⁴, ce qui fait de l'ensemble «un ouvrage à deux voix», selon la formule de la

4. La correspondance ne comprend que les missives de Grandbois, celles de Lucienne étant présumées perdues, en tout cas inaccessibles pour elle, étant donné les circonstances brutales de la rupture qui met fin à leur liaison.

présentation publicitaire à l'endos de la couverture. C'est elle, la femme aimée⁵, qui rassemble en un drame d'une incroyable puissance les éléments épars de cette rencontre et de sa vie partagée avec le poète, en tout un mois et demi, à Cannes, dans l'île méditerranéenne de Port-Cros, à Paris et enfin, très brièvement, à Montréal avant le départ du voyageur pour la Chine.

Il y a quinze jours, c'était notre dernière nuit. Tu étais près de moi, vivante, ardente, folle. On s'attristait, puis on oubliait. Nous étions riches! Et voici que ce soir, mes mains tendent inutilement vers toi. Mes mains sont vides. Le bonheur ne m'aime pas.

(Vendredi, soir, 25 novembre 1932, pp. 114-115)

Ce qui se lit à toutes les lignes, c'est la violence du combat contre lui-même auquel l'écrivain se livre à la faveur de l'amour. Au cœur du tendre débat, qui est plutôt ici d'une entière férocité, se trouve la question du bonheur, c'est-à-dire du consentement au bonheur. Lucienne ne fait pas mystère de son «jeu»: elle prétend bien avoir épuisé tous les recours pour convaincre son amant de vivre avec elle. Grandbois s'y refusait en objectant son dénuement matériel. Dépendant de sa famille malgré un train de vie parfois princier, le poète faisait de sa pauvreté la condition de sa liberté. La question est posée dès l'introduction par l'amante-éditrice qui ne semble pas avoir trouvé le mot de l'énigme, plus d'un demi-siècle plus tard:

5. Lucienne cache un nom «connu dans le milieu journalistique et littéraire de l'époque»: rédactrice à la *Revue Moderne* et fondatrice de la revue *Jovette*, la destinataire de ces lettres a publié des poèmes sous le pseudonyme de Marie Normand.

Pourquoi deux êtres d'exception, aux mains lumineuses, ne voyaient-ils pas l'inestimable trésor au creux de leurs paumes? Cet amour transcendant, pur, romantique, ce très grand amour, ce trésor unique, pourquoi le laissèrent-ils échapper? La routine les amoindrissait, peu enclins qu'ils étaient à vivre à l'ombre des vertus obligatoires, à se soumettre aux préjugés de l'époque. Peut-être aussi ne possédions-nous pas l'ascèse nécessaire à l'épanouissement de nos sentiments.

(Introduction de Lucienne, p. 20)

Au plus fort même de son intensité, la liaison est déchirée par la jalousie du poète et surtout par son intraitable liberté. Le portrait qu'en brosse parfois le commentaire de Lucienne n'est pas flatté:

Alain, en grand poète qu'il était déjà — et comme tous les poètes — trouvait dans la souffrance, même au milieu d'un amour partagé, matière à inspiration. Torturé par le mal de vivre, ne pouvait-il connaître de bonheur total? Cherchant constamment l'évasion de soi, en voyageant, en se distrayant ou en se cachant dans sa retraite choisie — Port-Cros — il ne pouvait connaître de parfait bonheur.

(Note 2 à une lettre datée du 9 octobre 1932, p. 60)

Du point de vue de l'amant, cela donne toutefois un tout autre son de cloche:

Je ne peux même pas t'offrir la pauvreté. La pauvreté, c'est encore se nourrir, se vêtir, se loger, vivre enfin. Mais comprends donc que je ne sais pas ce que je ferai dans trois mois. Je n'ai pas

peur de la réalité, je la vois. Et l'amour n'a pas que des droits. Je ne peux pas, dans les conditions présentes, je ne dois pas tenter d'influencer en quoi que ce soit la courbe de ta vie. Ce serait une faute, la plus grave. Parce que je n'ai rien à t'offrir en échange de ce que tu m'apporterais. Je ne pourrais pas te garder, comprends-tu? Je m'en vais à l'aventure pour voir, essayer, trouver peut-être. Mais si l'aventure tourne mal!...

(Mardi, soir, 22 novembre 1932, p. 106)⁶

Mais comment admettre, quand on aime, une telle réponse qui sent de loin la hauteur évasive d'une tout autre passion. Passion amoureuse encore et non moins entière que celle qu'elle s'emploie à délier.

Je ne sais plus rien de toi. Tu rejoins les ombres de la légende. Je doute que tu vives. Dix femmes passent et repassent devant moi. Neuf possèdent tes traits, tes yeux, ta voix. La dixième m'échappe, fuit, voilée. Celle-là seule est la vraie. Je crois parfois la saisir dans la nuit. Mes bras retombent dans le vide. Où es-tu? J'ai peur du bonheur.

(17 octobre 1932, pp. 68-69)

.....

6. Deux mois plus tôt, Grandbois écrivait: *Et je souhaite parfois que tu ne m'aimes pas. Des minutes de sagesse. Mais cela serait si affreux. (...) L'effroyable est que tu es trop vivante. Tu brûles les sentiments. (...) Tu ne connais pas le repos. Tu es trop vivante. Et moi, j'ai besoin de quiétude.* (Dimanche-lundi, nuit, 25 septembre 1932, pp. 34-35) *Je ne t'ai jamais aimée mieux, ni plus. Et je t'aime assez pour «réaliser» que mon amour ne peut rien pour toi.* (Samedi, 1^{er} octobre 1932, p. 45)

*Lucienne,
 Je t'ai trop donné. J'ai trop misé sur toi. J'ai joué
 ce que je n'avais jamais joué: ma solitude, mes
 murs. Mais tu m'apportais davantage. Avec toi,
 l'inutilité de toutes choses s'effaçait. Je finissais
 par croire, espérer. Tu colorais l'ombre.*

(Dimanche, 29 janvier 1933, p. 175)

La «rivale» invincible qui attendait l'auteur des *Rivages de l'homme*, c'était l'Asie, l'Espagne, à nouveau l'Italie, l'aventure toujours, l'espace du jour et de la nuit, les *Visages du monde*⁷.

*et voici le moment où ta chair vivra par
 ma chair
 et nous voici roulant sur la plus belle
 houle de la mer*

(Poème inédit; dimanche, 20 novembre 1932,
 p. 101)

Le voyage en Chine que Grandbois projetait depuis longtemps semble avoir été au cœur d'une discussion épineuse entre les amants, Alain tenant ferme à partir pour deux ans, Lucienne tâchant au contraire de le convaincre de rentrer au Canada pour y faire carrière et y vivre sereinement leur amour. Le poète, par contre, n'a jamais envisagé d'autre choix que le sien propre:

7. *J'avais la curiosité des êtres humains, de quelle façon ils vivaient, et des différents groupes sociaux. Par exemple, j'étais aussi à l'aise dans les bas-fonds d'un petit port quelconque du Proche-Orient, Alexandrie, le Caire, que dans un grand hôtel international. Je me mêlais aux gens: j'allais dans un petit bistro, un petit bouis-bouis quelconque, ou bien j'étais au bar du Ritz de l'endroit. J'aimais changer. (Visages du monde, Montréal, Hurtubise HMH, collection «Reconnaisances», 1971, p. 336)*

Tu prêches un converti. Je sais depuis longtemps que les temps ne sont plus au «grand seigneur». Mais tu t'illusionnes sur les possibilités de gagner son pain avec sa plume. Ils sont cent mille qui crèvent de faim. Les autres sont des gens «en place», qui pérorent et jugent. Et quelques-uns ont même du talent. Mais ils ont oublié — et je ne parle pas seulement des gens de lettres — toutes les intrigues, les protections, les avilissements, les prosternations, les flatteries, les bassesses auxquels ils ont dû se soumettre pour en arriver là. Ils ont oublié ou feignent d'avoir oublié. C'est pourquoi, et depuis longtemps, que j'ai choisi de partir.

(Vendredi, midi, 2 décembre 1932, pp. 128-129)